

L'eau blanche ou la conquête du Nord

Aurélien Boivin

Numéro 152, hiver 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44203ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

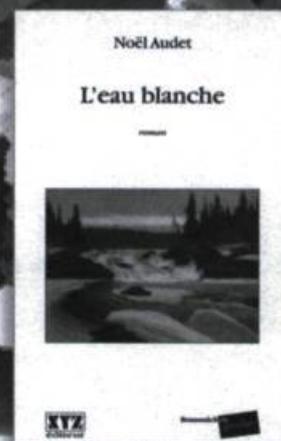
[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boivin, A. (2009). Compte rendu de [*L'eau blanche* ou la conquête du Nord]. *Québec français*, (152), 97–99.

L'eau blanche ou la conquête du Nord

par Aurélien Boivin*



Roman à caractère social et historique, *L'eau blanche*¹ de Noël Audet paraît en 1992, chez Québec Amérique, puis est réédité en 2008 dans la collection « Romanichels poche » chez XYZ éditeur.

De quoi s'agit-il ?

L'eau blanche raconte l'épopée de la conquête du Nord, un Nord jusque-là mythique, que les Blancs entendent s'approprier pour assurer leur bien-être en harnachant des rivières, comme celle de La Grande, et en construisant des barrages, comme celui de LG 2, rebaptisé plus tard Robert-Bourassa, relevant des défis presque surhumains, à l'image de la grandeur du territoire. L'histoire met en scène l'ingénieur-arpenteur Roland Thibaudeau, un diable d'homme passionné du Nord, qui a accepté de diriger d'une main de maître les ouvriers affectés à la construction d'une route depuis Matagami jusqu'à La Grande, là où il devra ensuite, avec ses hommes, ériger le barrage LG 2, sans toutefois s'assurer au préalable de l'accord des populations autochtones locales, indienne et inuite. Ce n'est toutefois pas tant la construction de la route, de glace d'abord, puis permanente, ni celle de la centrale qui sont le sujet principal du roman, que tout ce qui entoure les travaux, le mythe du Nord, la démesure, le gigantisme de l'entreprise dans un environnement rébarbatif, mais qui se laisse petit à petit apprivoiser pour devenir finalement accessible autrement que par la voie des airs. Cette conquête ne se fait pas sans heurts. Le narrateur omniscient ne manque pas d'évoquer les difficultés rencontrées : les grèves multiples qui ont paralysé les chantiers, le jugement Malouf,

le 15 novembre 1973, qui a ordonné l'arrêt des travaux à la demande des Autochtones, puis leur reprise, sept jours plus tard, par le juge Lucien Tremblay, qui suspendait ainsi l'injonction de son confrère, le saccage du chantier par un chef syndicaliste, Dédé Desjardins, dit « Dédé-la-gueule-d'ange » ou « Dédé l'exterminateur » ou « l'ange exterminateur » (p. 213), qui sera par la suite condamné à la prison pour ce méfait et, enfin, le jugement de la Cour suprême, qui refusait aux Autochtones le droit d'en appeler de la décision de la suspension des travaux, ce qui concrétisait la mainmise des Blancs sur tout le vaste territoire du Nord.

Le titre

L'adjectif « blanc » est utilisé tout au long du roman pour bien marquer la blancheur figée de ce pays de glaces, de neige et de froid. Depuis l'arrivée des Blancs, l'eau des rivières de ce territoire n'est plus la même, ainsi que le confirme Mindosh, incapable de contrer les envahisseurs qui menacent le territoire et la culture de sa race. Démuni, le jeune Indien sait qu'il a perdu la bataille quand, assis sur le barrage, à la fin du roman, et regardant monter l'eau dans l'immense réservoir qui « semblait sourdre de la terre et monter lisse comme les miroirs que les Blancs tendaient à ses ancêtres » (p. 245), constate qu'il s'agit d'« une eau morte, une eau domptée. L'eau

blanche » (*ibid.*), celle que les Blancs ont transformée à l'image du décor, qui ne sera jamais plus le même. Cette « eau blanche [...] déployait une énergie sans borne, rêvant de poursuivre en aval, de fouir, de percer, d'arracher l'obstacle ou de l'étrangler dans les gorges de roche, pour filer enfin vers l'ouest, jusqu'à la baie, jusqu'à la mer » (p. 259). Le rêve est dès lors évanoui. Mindosh renoncera définitivement au Nord pour s'installer au Sud.

Le temps et l'espace

L'intrigue se développe d'une façon linéaire. Elle s'amorce en 1966, avec l'arrivée d'une petite équipe sous les ordres d'un ingénieur-arpenteur venue sonder le territoire à la recherche du meilleur endroit pour construire une route afin d'atteindre la rivière La Grande où sera érigée une gigantesque centrale hydro-électrique. Les travaux débutent pour de bon à l'automne 1970 et se terminent le 27 octobre 1979, alors que le premier ministre René Lévesque préside en grandes pompes à l'inauguration de la centrale. Il est pour le moins étonnant cependant que la chronologie soit soudainement brisée, au lendemain de ces fêtes, quand Mindosh, qui a fui le Nord (où il ne se sent plus chez lui) pour se rendre à Montréal, « quelques semaines plus tard », soit, selon le narrateur, le 6 janvier 1979 [*sic*] (p. 264). Il s'agit sans doute d'une erreur qui a échappé au narrateur,

car Mindosh ne peut avoir quitté son pays avant l'inauguration de la centrale. C'est justement parce qu'il n'a plus de travail qu'il se rend à Montréal où l'attendent une jeune femme blanche et un emploi dans le secteur de la construction.

Le **décor** est celui du Nord, un Nord d'abord indompté, mais que la machinerie lourde parviendra à mâter sous les ordres de l'ingénieur en chef, au grand dam des habitants de ce territoire, qui n'ont jamais été consultés. Les descriptions de cette nature sauvage sont souvent impressionnantes sous la plume d'Audet, qui s'est rendu à deux reprises au moins à la baie James. Une partie de l'intrigue se déroule aussi à Outremont, rue de l'Épée, dans la résidence bourgeoise de l'ingénieur et de sa femme Lucie, qui devient vite un lieu où le mari, en raison de ses nombreuses absences, est considéré « comme un pur étranger, un visiteur en perpétuelle instance de déplacement » (p. 123). Quelques passages se déroulent à Fort Georges, quand Mindosh rend visite à son vieux père, Kanateka, qui meurt avant la fin des travaux, comme s'il ne voulait pas voir l'œuvre désastreuse des Blancs sur son peuple.

La structure

L'eau blanche est divisé en 24 chapitres, présentés par un narrateur omniscient, qui, parfois, cède sa place à Mindosh, qui nous livre ses propres réflexions, nous fait part de ses états d'âme à propos de son opposition à la venue des Blancs sur son territoire. Le chapitre 1 pourrait être considéré comme une sorte de préambule à l'emprise des Blancs sur le Nord, car il y est question de travaux préparatoires – de mesurage, d'arpentage et de localisation – aux grands travaux qui s'amorcent dès le chapitre 2, à l'automne 1970, avec la construction, deux hivers consécutifs, de la route de la glace, avant la construction d'une route permanente, qui relie, avant la fin du roman, Matagami à la rivière La Grande, 625 kilomètres plus au Nord. Pas de répit pour l'ingénieur en chef, qui est choisi en raison de ses qualités d'homme mais aussi de sa passion pour ce coin de pays à qui il doit redonner vie, pour ériger la centrale LG 2. Surviennent des pauses, qui correspondent pour l'ingénieur à des vacances dans le Sud, « avec le sentiment d'une rupture, d'un adieu » (p. 54) à l'égard de l'environnement qu'il aime et qu'il fera sien, à la fin du roman.

Les personnages

Roland Thibaudeau. Véritable héros de cette épopée, un héros mythique (p. 124) pour sa fille, comme le Roland de la chanson, Roland Thibaudeau est le chef du chantier, mais agit sous les ordres « d'un chargé de projet qui venait inspecter les travaux de temps à autre » (p. 19). Considéré « comme le diable en personne » (*ibid.*) par les hommes qu'il dirige d'une main de maître, cet ingénieur-arpenteur, sorte de coureur de bois des temps modernes, a fait de la construction de la route du Nord « un défi personnel, oubliant tout le reste » (p. 104). Fort d'une réputation d'homme intraitable, « il ne tolérait aucun laisser-aller » (p. 19) et se contentait d'un seul avertissement avant de congédier un ouvrier. « Il jugeait les hommes comme on évalue les bêtes, sans se permettre la moindre émotion, pour leur seule force de travail » (p. 20), attitude qui ne l'empêche toutefois pas d'être juste, voire généreux, à l'occasion. Solitaire, égocentrique, pas mondain pour deux sous, il voue une passion presque démesurée au Nord, contre lequel il accepte de se mesurer afin de le dompter, tel un conquistador. Mais, « tandis qu'il bâtissait le Nord à pas de géant, tout se démantelait au sud » (p. 134). Son ménage est un désastre : sa femme se détache de lui, souffrant de solitude en raison de l'absence d'un mari, devenu pour elle « le rescapé des glaces et de l'enfer ailé » (p. 113). Lucide, car il sait qu'il ne pourra plus la reconquérir, « il se heurtait à un obstacle, à une rivière qu'il ne pourrait celle-là ni franchir ni déplacer » (p. 80). Il quitte donc définitivement la ville, qui lui est étrangère, pour s'établir au Nord, après avoir rencontré une jeune Inuite, qui lui donne un fils, avec « le sentiment que la terre du Nord, lisse, sauvage, délicate, parfumée, montait vers lui pour lui retourner, sous les espèces d'une femme miniature, une partie de la passion qu'il lui vouait depuis toujours » (p. 111).

Mindosh. Jeune Indien cri à peine âgé de vingt ans au début des travaux, il épie l'arrivée de Thibaudeau et de son équipe, et est rapidement convaincu que « le pays des glaces », le sien, « ne serait jamais plus le même » (p. 9). Surnommé Mindosh-du-Haut-Vol (p. 51) et, parfois, « le roi des Maringouins » (p. 69), voire Mindosh-des-Maringouins (p. 151), Mindosh, dont le nom signifie « Mouche » en langue cri (p. 15), a fait, en pure perte, selon lui, de

longues études au Sud qui l'ont mené jusqu'aux portes de l'université. Les siens le considèrent comme un traître parce qu'ils le disent l'allié des Blancs, ces apprentis sorciers envahisseurs dont lui et les siens contestent la venue : « C'est déjà une insulte que de les voir marcher sur le sol, d'abord comme des conquérants inquiets, puis peu de temps après comme de véritables propriétaires » (*ibid.*). Il a beau vouloir sauver sa culture et sa race, spoliée par les Blancs, il ne réussit pas la mission que son père lui a confiée, car il ne dispose d'aucun moyen efficace pour stopper ces constructeurs de cathédrales, « ces déchaînés qui violaient son pays » (p. 51) et le dépossèdent de tout. Il est conscient de sa profonde aliénation : « Il savait qu'il n'était plus tout à fait un Indien, on l'avait dépouillé de quelque chose, on lui avait volé son identité » (p. 90). Incapable de reconquérir son pays menacé, « éventré par les Blancs » (p. 100), incapable de « dire à toutes ces faces qu'il n'y avait pas de place pour eux du côté du froid, de la taïga, encore moins de la toundra » (*ibid.*), il décide, pendant que Thibaudeau s'installe au Nord, de quitter son pays de neige et de froid pour aller travailler à la construction de gratte-ciel à Montréal. À force de côtoyer les Blancs, « il avait fini par raisonner comme eux » (p. 90).

Lucie. L'épouse de Thibaudeau est tout le contraire de son mari, à qui elle reproche ses longues et (trop) fréquentes absences. Elle ne comprend pas sa passion pour le Nord et finit par être jalouse. Aussi refuse-t-elle de jouer la Pénélope, elle qui, mondaine et bourgeoise, se transforme même « en militante écologiste, au plus grand désarroi de son mari » (p. 38). Elle finit par demander le divorce.

Marie-Maude, surnommée M-M. C'est la fille du couple Roland et Lucie, âgée de onze ans au début du roman, mais qui est devenue une vraie femme, à la fin, ce qui n'échappe pas à son père. Elle souffre de son absence, au point « qu'elle n'avait rien trouvé de mieux que de tomber amoureuse de lui » (p. 133). Elle se confie au journaliste Roy Lebreux, un jour qu'elle revient du Nord : « Elle aurait souhaité que son père fût amoureux d'elle sans l'aimer "vraiment", qu'il lui touchât le cœur sans la toucher, qu'il fût troublé par elle sans aller jusqu'à poser la patte sur elle » (p. 140). C'est elle qui découvre que son père a une maîtresse dans le Nord et, de

retour à Montréal, elle constate que sa mère entretient une liaison avec un autre homme. « [A]uréolée du titre de fille d'un grand bâtisseur » (p. 239), elle la traite de « catin anémique » et son amant, de « joli cœur, de coureur de veuves » (p. 164). Elle finit par se caser, entreprend des études en sciences et devient la fiancée d'un étudiant de Polytechnique, qui suivra les traces de son beau-père.

Les personnages secondaires sont nombreux : **Roy Lebreux**, journaliste affecté à la couverture des travaux – il devient l'allié de Thibaudeau et l'ennemi de Lucie ; le pilote **Alexandre Guité**, qui effectue plusieurs navettes, à bord de *L'Aigle pêcheur*, entre l'aéroport de Matagami et des pistes souvent improvisées. Il y a aussi des travailleurs, qu'on voit à peine, à l'exception de **Ben**, un opérateur de niveleuse, paresseux et gauche, la tête de Turc de Thibaudeau, et **Dédé-la-gueule-d'ange** (p. 193), un chef syndical qui se transforme en « ange exterminateur » en saccageant le chantier. Du côté des Cris, il faut nommer **Kanateka**, le père de Mindosh, qui, en raison de son âge avancé, s'en est remis à son fils, qui le déçoit, pour porter la lutte contre les envahisseurs, et **Lili Lilibut**, une jeune Inuite de vingt ans à peine, qui voit en Thibaudeau une occasion de renaissance et l'avènement d'une vie nouvelle (p. 108).

Les thèmes

La conquête du Nord ou la route de l'El-dorado. *L'eau blanche* exploite un événement récent dans l'histoire du Québec : le harnachement de quelques rivières à grandeur de fleuve pour la production d'électricité. Cette conquête, amorcée sous le gouvernement de l'Union nationale mais accélérée sous celui de Robert Bourassa, ne s'est pas faite sans heurts ni dans le respect des Autochtones, qui se sont sentis floués, spoliés devant le refus de négocier des gens du Sud, qui ont envahi leur territoire, devenu rapidement méconnaissable avec la construction d'une route puis d'une centrale hydroélectrique dont ils ne voulaient pas. Les Cris sont impuissants à contrer ces étrangers et n'ont pas compris, comme le confirme Mindosh, l'ampleur, le gigantisme des travaux. Ils ont bien saisi cependant leur impact sur leur mode de vie et sur leur culture, eux qui n'ont aucun moyen, pas même judiciaire, pour sauver leur peuple.

L'opposition. Ce thème se présente sous diverses formes : opposition entre Blancs et Autochtones, d'abord, entre le Nord et le Sud, entre l'homme et la nature, entre l'homme et la femme. Deux visions du monde s'affrontent dans ce roman, sans que le narrateur prenne toutefois vraiment position : celle des Blancs, qui osent construire leur maison sur un terrain qui ne leur appartient pas, ce qui pousse les propriétaires à tenter de se défendre avec des moyens plus que modestes. Ils se savent démunis devant l'artillerie lourde des envahisseurs qui progressent sur leur territoire « comme un troupeau de dinosaures qui aplatit tout sur son passage, jusqu'au chantier, véritable fourmilière où les hommes, écrasés par la grandeur du décor, font figure de liliputiens² ». La décision de Mindosh de troquer le Nord pour le Sud marque l'échec de sa lutte et celle des siens. Il faudrait parler encore de la lutte de l'homme contre la nature et l'opposition de l'homme et de la femme, qui ne sont pas plus capables de cohabiter, car l'un est tourné vers le Nord, alors que l'autre, la femme, préfère s'embourgeoiser au Sud.

La nature. Le défi de taille que représente la conquête du Nord, Noël Audet le relève avec bonheur, car il réussit, selon Marie-Claude Fortin, « à évoquer sans lourdeur le paysage sauvage et affolant qui allait devenir la Radissonnerie³ ». Le romancier est capable de poésie pour expliquer par exemple la passion de son héros pour le Nord : « Tu vois cette tapisserie, le parfait mariage de la terre et de l'eau, et les mousses qu'on dirait posées exprès comme un tapis blanc sous les arbustes, un vrai jardin qui s'étend sur des milliers de kilomètres. Tout y est foudroyant, agressif, tendre » (p. 92-93). La nature pourrait être considérée, avec le décor, comme le principal personnage du roman. Mais on sait, à voir agir les ouvriers, que les deux sont menacés : « Ils avaient la sensation de se trouver nulle part, dans l'absence de reliefs identifiables, dans l'éternité des cours d'eau, des collines, de ces cours d'eau sillonnant entre de semblables collines coiffées de quelques épinettes à peine, qui dévalent vers d'autres étendues d'eau que dans certains pays on nommerait des lacs, qui ne sont ici que jeux d'espace, tapisserie, fissures, yeux, bouches crevant la peau de la terre. Le plus beau désert blanc, le plus hostile, impropre à la vie » (p. 180).

La violence. Sans faire l'histoire de la baie James, Audet ne peut passer sous silence la violence qui a souvent marqué les travaux sur ce vaste territoire. D'abord, la lutte des Indiens qui ont eu, un instant, gain de cause avec le jugement Malouf. Il évoque encore les luttes fratricides entre syndicats rivaux et la victoire de la FTQ, qui a exercé un monopole néfaste sur le chantier de LG 2, puis qui l'a perdu, ce qui a provoqué ce que l'on a appelé « le saccage de la baie James » par Dédé Desjardins, qui prétendait s'être transformé en martyr pour la cause des travailleurs. Aux yeux du héros Thibaudeau, « un peuple qui laisse se commettre de tels actes en se contentant de son rôle de spectateur est déjà sorti de l'histoire » (p. 197).

La portée du roman

En livrant ses réflexions sur la conquête du Nord, Noël Audet n'a pas raté l'occasion de dénoncer la manière que les Blancs ont utilisée pour envahir un territoire, qui ne leur appartenait pas. Le romancier dénonce aussi la bêtise des gouvernements, peu soucieux de respecter les droits territoriaux des Autochtones, situation qui ne sera qu'en partie corrigée, plusieurs années plus tard, par la signature de la Paix des Braves. Si, d'un côté, cette conquête a su immortaliser la fierté et le savoir-faire des Québécois, d'un autre côté, elle a montré qu'il était important, avant tout, de se préoccuper du sort des premiers habitants de ce vaste territoire. Pour d'aucuns encore, même après toutes ces années, « les prouesses techniques et les ressources humaines mises en œuvre dans l'aménagement des rivières du Nord sont maintenant perçues comme de honteuses manifestations du capitalisme sauvage et polluant⁴ ». Noël Audet a peut-être contribué, avec *L'eau blanche*, à une meilleure compréhension de « la genèse des contestations territoriales comme arme de combat juridique des autochtones⁵ » et tous les enjeux qui en dépendent. □

* Professeur de littérature, Université Laval

Notes

- 1 *L'eau blanche*, Montréal, XYZ éditeur, 2008, 268 p. (Coll. « Romanichels poche » [1^{re} édition : Québec Amérique, 1992, 270 p.].)
- 2 Marie-Claude Fortin, « *L'eau blanche*. Baie sauvage », *Voir*, 5 au 11 novembre 1992, p. 13.
- 3 *Loc. cit.*
- 4 Marcel Olscamp, « Américanité », *Spirale*, n° 125 (été 1993), p. 10.
- 5 *Loc. cit.*